

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 25

Artikel: La peur du microbe
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198802>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

en appeler à la bonne volonté du public, à son tact et à son éducation, pour que les toasts de nos magistrats soient écoutés avec le respect qui leur est dû.

Je ne pense pas sans émotion, quant à moi, aux belles et sérieuses paroles qui sont tombées dans nos fêtes populaires du haut de la tribune publique. Elles peuvent parfois se perdre dans le tumulte d'une assemblée houleuse, mais la presse est là, qui les recueille et les conserve. J'entends encore sonner à mon oreille la voix claire et nette d'un Welti, l'éloquence rocallieuse et cependant saisissante d'un Carteret. J'évoque, quand je le veux, le souvenir des traits fortement charpentés de Schenk, la tête couronnée de cheveux blancs d'Emmanuel Arago, les nobles figures de Gavard ou de Zemp, et la voix courte mais nette de Louis Ruchonnet me redit encore: « Notre patrie est petite sur la carte du monde; mais, dans nos cœurs, elle est grande. Nous aimons de toutes les forces de notre âme cette terre de liberté. »

Rie qui voudra de ces choses; pour moi, j'y tiens! Il fait bon sortir pour quelques instants du cercle étroit des intérêts, de la popote politique quotidienne, de l'âpre lutte pour la vie matérielle ou l'existence des partis, et suivre un bel orateur dans le ciel bleu des grandes idées, dans les leçons du passé et les promesses de l'avenir. N'en resterait-il qu'une phrase, qu'un mot, peut-être trouvera-t-il sa place dans votre mémoire, comme ce refrain d'un air entendu par hasard, qui, bien longtemps après, revient obstinément sur les lèvres.

Si l'on voulait dépouiller nos tirs fédéraux de tout ce qui en fait l'originalité, de tout ce qu'on s'est efforcé d'en copier dans le monde entier, croit-on que la nation continuerait à s'y intéresser comme autrefois? Le tir fédéral n'est pas seulement la fête des tireurs, c'est la fête nationale de toute la Suisse, de tous les Suisses. Peu importe après tout que ce soit tel ou tel armurier ou chasseur de chamois qui emporte dans son village un prix d'honneur qu'il revendra peut-être contre des écus sonnants, aussitôt la fête finie. Ce qui vaut mieux, c'est que nos confédérés apprennent à se connaître, dans l'oubli de tout ce qui divise; que les citoyens voient au milieu d'eux les magistrats qu'ils ont appelés à les diriger; que les Suisses à l'étranger, accourus à grands frais, retrouvent pour quelques instants l'image concrète de leur patrie, tout ce qui en fait la variété et le charme.

Je crois donc à la nécessité de maintenir la tribune publique de nos tirs fédéraux, en en relevant, s'il le faut, le prestige, par le choix sérieux de ceux qui sont appelés à s'y faire entendre, par la franchise et la beauté de ce qui doit s'y dire. Viennent des temps troublés, ce que je ne souhaite pas, c'est encore autour d'elle que nous irons chercher les mâles accents du patriotisme et les mots qui réconforment. Comme le disait un jour Louis Ruchonnet à je ne sais plus quel aquoiboniste: « Il ne brûle pas chaque année et cependant chaque village a sa pompe. »

EMILE BONJOUR.

(Journal officiel du Tir fédéral de Lucerne.)

La cantilène des grillons.

Le soleil, artiste suprême,
Pour le triomphe de l'été,
A préparé le grand poème
Par mille voix exécuté.
Dans la campagne verdoyante,
Où l'on entend douces chansons,
Domine, aiguë et persante
La cantilène chevrotante,
La cantilène des grillons.

Le bambin qui, dans la prairie,
S'en va joyeux, le nez au vent,
Poursuivant avec frénésie
Les papillons au vol changeant,

Suspend sa course aventureuse
A travers bois, prés et vallons,
Pour écouter, lente et berceuse,
La cantilène paresseuse,
La cantilène des grillons.

Penché sur la terre féconde,
Lançant son bras d'un geste sûr,
Le paysan, maître du monde,
Gravement, fauche le blé mûr.
Et de la plaine florissante
Monte, avec l'âme des moissons,
Dans la lumière éblouissante,
La cantilène triomphante,
La cantilène des grillons.

Sous le grand ciel bleu, toute chose
S'épanouit avec bonheur.
La moissonneuse blonde et rose
S'oublie à écouter son cœur.
L'amour qui, d'une humeur joyeuse,
Prend aussi sa part des moissons,
Chante tout bas à la réveuse
La cantilène langoureuse,
La cantilène des grillons.

Quand du repos a sonné l'heure,
Le moissonneur, d'un pas lassé,
Sur le chemin de sa demeure
S'en va pensif, le front bâillé.
Berçant sa rêverie lente
En de mélodieux fredons,
S'égrené, dans la nuit tombante,
La cantilène reposante,
La cantilène des grillons.

Mais tout s'endort. La nuit accueille
En son repos le jour mourant,
Et la nature se recueille.
Devant la splendeur du couchant.
Partout s'étend, grave et sereine,
La paix du soir; et, des sillons,
S'élève encor, voix incertaine,
La chevrotante cantilène,
La cantilène des grillons.

P. P.

Le Gryon-Villars.

Quand on parle des Alpes vaudoises, on ne peut s'empêcher de songer en premier lieu à Villars et à Chesières sur Ollon. Ces lieux sont en effet ceux qui sont le plus familiers au plus grand nombre de touristes. Au centre d'un incomparable cadre de montagnes, habités par une population accueillante et hospitalière, ils attirent chaque été une masse de visiteurs. Les personnes de quelque embonpoint, les asthmatiques et la catégorie des alpinistes qui préfèrent les sommets vus de la plaine ou à mi-côte, appellent ces charmantes alpes d'Ollon des alpes idéales, des alpes comme il en faudrait partout. Des chemins pas trop raides y conduisent. Mais à notre époque de moyens rapides de communication et de transport, cela ne suffit pas. Les gens de Villars désiraient une voie ferrée, et, quand ils veulent quelque chose ils le veulent bien; aussi l'ont-ils maintenant leur route aux rubans d'acier.

Ils l'ont obtenue grâce au concours de leurs voisins de Gryon, dont la ténacité n'est pas non plus piquée des vers, et grâce encore à la population de Bex, qui est très décidée, elle aussi, demandez-le à M. Oyex-Ponnaz.

Avec des volontés de fer comme celles-là, il n'y avait pas moyen que Villars ne fût pas relié à la plaine par un chemin de fer électrique. Le ravin de la Gryonne aurait peut-être arrêté une autre population. Mais pour les habitants de Bex, de Gryon et de Villars, c'était un de ces obstacles que bénissent les tempéraments qui aiment les difficultés. « Ah ! tu te figures, fougueuse et capricieuse Gryonne, que notre ligne ferrée ne te franchira pas ! C'est ce que nous te ferons voir ! » Et ils ont jeté sur le torrent un viaduc qui émerveille techniciens et profanes. Le reste n'était qu'un jeu.

Et maintenant, on va de la gare de Bex à la gare de Villars dans de confortables wagons

qui vous transportent là-haut sans fumée ni odeur nauséabonde de houille. L'inauguration du dernier tronçon de cet alpestre chemin de fer a eu lieu, comme on sait, la semaine dernière. C'a été une de ces bonnes petites fêtes simples et cordiales, comme on sait les organiser en ce fortuné coin de pays. Le *Conteur* en parle par où-dire, non qu'il ne fût invité, mais parce que des circonstances qu'il déplore ne lui ont pas permis de quitter Lausanne.

Mais ce n'est que partie remise; à présent que de la rue Pépinet à l'hôtel du Grand-Murveran nous pouvons nous rendre sans faire à pied plus de dix pas, nous comptons bien profiter du premier beau dimanche pour revoir Bex, Gryon, Villars, Chesières et pour visiter trois petits verres du pétillant vin du Chêne à la santé de nos amis de ces lieux. Nous espérons les retrouver tels que nous les avons toujours connus: bons enfants et pas fiers. Si par malheur ils se montaient le cou avec leur chemin de fer électrique, nous leur... non, nous ne dirons pas ce que nous leur ferions, car chez eux, on ne sait pas ce que c'est que de se monter le cou; on est trop bon Vaudois pour cela.

La peur du microbe.

Nous lisons ce qui suit dans un journal scientifique:

« Il y a longtemps que l'on sait que les vers intestinaux nous sont transmis par les légumes. M. G. Cérésole, de Padoue, vient de consacrer une étude soignée à la question; il a examiné les sédiments de l'eau stérilisée dans laquelle on avait lavé divers légumes du marché: laitue, endives, radis, céleri, etc. Le microscope a révélé dans cette eau une faune de cinquante-deux espèces banales: amides, anguillules, œufs de taenia, oxyure, ascarides, antystomates, trichocéphales, etc. Mais, outre ces parasites, M. Cérésole a trouvé un grand nombre de microbes, staphylocoques, streptocoques, sarcines, bacilles, et notamment le bacille *coli communis* et un bacille analogue à celui de la fièvre typhoïde; parmi les anaérobies, il a rencontré le bacille septique et le bacille du tétanos.

» Cette infection des légumes est surtout imputable aux eaux d'arrosage des cultures maraîchères. Il faudrait donc y prendre garde. Ces jours derniers, M. Metchnikoff, de l'Institut Pasteur, montrait encore qu'un certain nombre d'appendicites semblaient avoir pour origine des vers intestinaux. M. Cérésole, pour combattre le danger, recommande de plonger les légumes préalablement lavés pendant une demi-heure dans une solution d'acide tartrique, à 3 pour cent, de saveur agréable, de prix modique et de grande puissance antiseptique. »

Dans une autre publication, nous voyons que M. Metchnikoff, cité plus haut, défend, surtout aux personnes atteintes d'appendicite, de manger des légumes crus, des fraises, etc., et de boire de l'eau non bouillie ou non filtrée.

De ce qui précède, il résulte donc que nous ne pouvons manger des fruits crus ou de la salade au « rampon » sans risquer d'avaler en même temps d'affreux vers intestinaux et des microbes plus horribles encore. O ! chimistes, nous nous inclinons devant votre science, mais laissez-nous vous maudire cordialement ! Pourquoi nous enlever toutes les petites joies de l'existence ? N'avez-vous jamais grimpé sur un cerisier et savouré les fruits noirs ou rouges si frais lorsqu'ils pendent encore aux branches ? Ne vous est-il pas arrivé une seule fois de vous délecter dans un parterre de fraises des bois, de ces fraises si savoureuses et si parfumées, qui font dire aux Allemands qu'un cavalier doit mettre pied-à-

terre chaque fois qu'il en rencontre une et la cueillir avec respect? Fitez-vous macérer la fraise ou la cerise, avant de la consommer, dans une solution d'acide tartrique à 3 pour cent? Et l'eau des montagnes qui jaillit du rocher, la purifiez-vous par la cuisson ou par le filtre Pasteur?

Attraper le typhus, le tétanos ou des ténias en faisant un déjeuner champêtre, ce n'est pas gai-assurément. Mais comment nous préserver de tous les poisons, de toutes les sources d'infection. L'air que nous respirons n'est-il pas plein de microbes? Il y en a dans tous nos aliments, dans la poignée de main d'un ami, dans le baiser de la fiancée. Mais depuis que le monde est monde, il en a toujours été ainsi et pourtant la moyenne de la vie humaine n'en a pas diminué. Sans être clerc en ces matières, n'est-on pas fondé à admettre que notre corps est organisé de façon à donner le coup de grâce à un très grand nombre de ces diables de bacilles?

Poursuivez vos recherches, éminents bactériologues, mais, de grâce, ne nous dites pas que la peur du microbe est le commencement de la sagesse; laissez manger la fraise à ceux qui ne souffrent pas de pérityphlitis et permettez-leur de croire que c'est se gâter l'existence que de vouloir découvrir partout la petite bête.

V. F.

Dou sordà vaudois.

Vo sédès qu'ein 1815, après la racliaie que Napoléon avai reçu pè Waterloo, y'avai onco. ein France quatro régiments d'au noutro et dou dè la garda; mà, coumeint vo peinsà bin, cllião régiments n'étoit, perein ào grand compliet, après totès cllião tsapliâières; 'na boun'eimpartia manquavont à l'appet; l'est tot ào plie se l'ein restavè on demi-quart après totès cllião grântes campagnes que lo petit caporat avai eimourdz et io on moué d'au noutro l'ai ont laissé lão pé et tot lo resto.

Don, ein 15, que Louis dize-houit avai dza réimpliai Napoléon ein France, lè, cauquies cämpagni qu'e restavaunt dè cllião régiments furont éparpelhies on, poué, on poulé, mà cllião dão second et dão quatrième duront restâ à Paris po montâ la gardâ à la Tolaire, don lo tsaté io démarorâve. Louis dize-houit avoué sa fenna et sa marmaille.

A la caserna io lodzivant cllião terriblio sordâ qu'aviont vu lo fu bin d'au iadzo à Polotsk, à Waterloo et on poué pertot, l'ai avai dou gaïlla dè pè châtre, ion que végnaït de pè St-Bartelomâ et l'autro qu'étais de St-Livro, tot proutse d'Auboua; et ti dou étoit grândiadiers dein lo quatrième. Coumeint vo peinsa, cllião dou Vaudois étoit bons z'amis et coumeint saviont bin soigni le z'héga atant l'on que l'autro et que l'étoit bin nôtâ, cé dè St-Bartelomâ sè fe nommâ ordonnance dè son capiteno et son camarado eut lo mimo grade po lo sin, que cein l'ao z'allâvè destra bin.

Cllião z'ordonnances, coumeint l'ai desjont, étoit tot bounameint d'au vòlets d'officiers tot coumeint cllião poutses que l'ai a ora pè la caserna, de Lozena, et que l'ont adé on brassâ fédérat à lão mandze; mà noutre dou grenadiers aviont bin mé à férè et l'étoit tenus ferme. Ne fasiont min dè service et ne montâvont pas la garda coumeint le z'autro, mà dévessant restâ tota la dzornâ pè la caserna po mainâni ào proupro tot lo fourmîneint à lão capiteno et y'avai prâo à férè, kâ, à part la cavala, que faillâ soigni et étrêli ai petits z'ugnons, dévessant on part dè iadzo per dzo celi lão bottès, potsi lão sabro que reluiséant coumeint d'au meriâo, tapâ et brossatâ lão z'haillons dè grant' et petita tenia et on moué d'autro z'afférés que faillâ cein astiquâ ào tot fin po ne pas avai dão clliou.

Ion dè cllião capiteno, cé ào gaïlla dè St-Li-

vro, étais on dzeinti coo, tot boun'einfant, que jamé ne bramâvè et qu'arâi fé lo bounhêu dè na pernetta, se l'avâi étâ mariâ, tandi que l'autro étâi on espêce dè grognâ, à pâi refregnu, que bordenâvè et ronnâvè adé po rein. Cé dè St-Bartelomâ fasai portant tot cein que poivè; lo pottivè et l'astiquâvè asse prouprameint qu'en son camarado; mà lo chameau trovâvè adé oquîù so quiet ronnan et bin dâi iadzo, quand l'étais dinse dè travai, l'empougnivè lo poûrro St-Bartelomâ, et avoué on châton, l'ai baillivè dâi z'estrivières dâo tonaire; l'ai ein-vouiyè dâi iadzo sè bottès pè la titâ et, quand lè z'avâi met, lo complimentavè à grands coups dè pi io vo sédès, que lo pourro diastro n'ouzâvè rein derè po ne pas avai oquîù d'autro.

On dzo que noutrès dou Vaudois étoit pè lo colidoo dè la caserna que tapâvont lè z'haillons de lão capiteno, avoué dâi granlès voulis-tre po lo doutâ la pussa, sè mettront à dévezâ de lão z'officiers.

Quant à mè, fe lo grenadier dè St-Livro, ne pu pas mè pliendrè dè mon capiteno, l'est on boun'einfant, que mè baillie adé 'na trindietta la demeindez po baire quartaeta et porvu que l'ai tapèyè bin adrai sè z'habits dè totès lè tenia, jamé ne me dit oquîù!

— Oh! lo min, fâ cè dè St-Bartelomâ ein sorizeint, lo min est onco bin po boun'einfant que lo tin, kâ mè fâ tapâ sè z'haillons et après l'est li que tapè lè mins, que n'e don pas fauta dè m'ein eincousenâ!

— Et coumeint cein? l'ai démandé son camarado tot ébahy.

— Oï! l'est mon capiteno que lè mè tapè lîmimo mè, z'haillons, l'ai respond. l'autro ein sorizeint, mà, te sâ, ti lè iadzo que lè mè tapè, l'est quand lè z'e su lo dou!

Les « mots-sciés »

Le « mot-scie », voilà une spécialité bien parisienne. Enfuit du « boulevard, ce mot nait d'un rien, de l'événement le plus insignifiant, et, soudain, il accapare tout, il pénétre partout, il est dans toutes les bouches; obsession persistante dont on ne se peut garer.

La « scie » en faveur est tuée par la « scie » naissante. Combien de ces mots-sciés ont déjà fait les délices du gavroche et le désespoir des salons — qui n'ont pu s'en défendre —; combien les feront encore!

Il y a eu le *Et ta sœur?* en 1864; puis le *Fallait pas qu'il y aille!* auquel succéda: *Ah! zut alors!* De la même époque, date le célèbre *Hé! Lambert!*

C'était en août 1864, disent les *Annales politiques et littéraires*; il faisait fort chaud.

Au « Concert du xix^e siècle », Alexandre Le-grand chantait cette rengaine. Une femme a perdu son mari qui s'appelle Lambert, et elle le réclame à tous les échos:

Il a l'œil bleu, l'humour franche,

Il est toujours mal vêtu,

Et v'là le troisième dimanche

Que je ne l'ai pas revu!

Hé! Lambert!

Vous n'auriez pas vu Lambert

A la gar' du chemin d' fer?

Hé! Lambert!

S'est-il noyé dans la mer?

S'est-il perdu dans l' désert?

Qu'est-ce qui a vu Lambert?

Hé! Lambert!

Le fait s'était passé à une fête de nuit, à Vincennes. Une femme, qui avait égaré son mari dans la foule, criait à tout venant:

— Vous n'avez pas vu Lambert?

Le cri se répéta, se propagea, fit la trainée de poudre, égaya, secoua toute la foule, vola de bouche en bouche, rebondit, repartit, plana, devint le mot d'ordre, et toutes les poitrines criaient:

— Hé! Lambert!

L'incident devint un évènement parisien; les vaudevillistes, coupletistes, chansonniers, revuistes s'en emparèrent; Lambert fut une célébrité, émut la sollicitude de tout un peuple qui, durant des années, ne cessa de demander de ses nouvelles avec une fidélité attendrisante:

— Hé! Lambert!

Cet homme a dû bien aimer sa patrie, car sa patrie semble l'avoir bien aimé.

L'émotion ne se calma que quand de meilleures nouvelles furent données par le vaudevilliste, et qu'on chanta dans la foule désormais rassurée:

— Il est retrouvé, Lambert!

Lambert retrouvé, là scie *On dirait du Beau!* tint le pavé, qu'elle dut céder à son tour à bien d'autres: *C'est smart!* *C'est hurph!* *C'est zinc!* *C'est bahuté!* *En voulez-vous des z'homards? Ah! les sales bêtes! Ils ont du poil aux pattes!* *M'as-tu vu!* etc., etc.

La langue française ne gagne rien à ces manifestations éphémères de l'esprit faubourien, au contraire.

Oui!

C'était au bon temps des mariages devant monsieur le pasteur. L'autorité civile n'avait point encore éprouvé la nécessité d'intervenir de tout son poids dans la consécration d'une union à la constance de laquelle elle n'ajoute déjà plus guère de garantie. L'amour seul a conservé tous ses droits.

Deux fiancés, d'âge respectable, sont assis au banc des époux, dans notre vieille cathédrale. M. le pasteur Fabre, de vénérée mémoire, est en chaire.

Impressionnée par la solennité du lieu et la gravité de la circonstance, l'épouse pleure à chaudes larmes. L'amour a de ces faiblesses à tout âge!

Déjà, d'un « oui » bien accentué, l'époux a répondu à la formule officielle. L'épouse ne peut parler; l'émotion étreint sa voix.

Pour la deuxième fois, le pasteur répète la formule: « Jeanne-Marie X...., déclarez-vous prendre pour mari, etc. » Un sanglot étouffé lui répond seul.

La situation devient pénible pour tous les assistants; d'autant, que d'autres couples — des jeunes, ceux-là — attendent, impatients, leur tour.

L'époux voit cela. Alors, oubliant toute réserve, il pousser légèrement du coude sa compagne et, point à demi-voix, je vous prie:

« Allein!... dis què oï! »

La Saint-Médard est passée.

— Un homme fort avisé, dit Machin, ne manque jamais de faire la cour à une jolie femme, le jour de la Saint-Médard.

— Pourquoi?

— Parce qu'e, lorsqu'il a plu ce jour-là, il est certain de plaire pendant quarante jours.

Monument à Juste Olivier.

On nous apprend que sur la proposition de M. A. Bonard, membre de la *Commission de presse et conférences* du *Congrès des instituteurs*, une des conférences offertes aux Congressistes aura pour sujet: *Juste Olivier*. A l'issue de cette séance, une collecte sera faite en faveur du fonds du monument Olivier.

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

ENCRES A.-W. FABER
fixe et à copier.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.